

CINQ ET DEUX  
FONT TROIS,

O U

LE MARCHAND D'ESPRIT,  
COMÉDIE-PROVERBE

*En un acte, en vers et en vaudevilles.*

Par J. A. JACQUELIN.

Représentée pour la première fois le 27 Fri-  
maire an 10, sur le théâtre de la rue de  
Bondy, et sur celui de la rue du Bacq, le  
mois suivant.

*g<sup>o</sup> P. o. Gall. Jacquelin*  

---

*2574<sup>l</sup>*

A P A R I S,

Chez MARCHAND, Libraire, Palais du Tribunat,  
première galerie de bois, près le passage Vallois,  
n<sup>o</sup>. 188, et au passage Feydeau, n<sup>o</sup>. 24.

---

AN X. — 1802.

## PERSONNAGES.

Acteurs.

GÉRARD, Homme de Lettres, tenant magasin de vers.	<i>Delpech.</i>
ADÈLE, sa fille.	<i>Martin.</i>
VALCOUR, amant d'Adèle, jeune et riche officier.	<i>Monrose.</i>

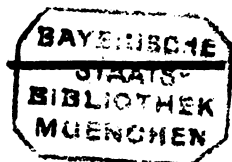
*Le Théâtre représente la chambre dite de Molière ; à droite un cazier dans lequel sont des cartons étiquetés : épigrammes, madrigaux, épitaphes, etc. etc. table, papier, plume et encre.*

---

### COUPLET D'ANNONCE.

*Air : La fuite en Egypte jadis.*

Quoi ! dit-on , cinq et deux font trois ?  
Pour l'auteur , gâre la critique ,  
Si de plaire il connaît les lois ,  
Aussi bien que l'Arithmétique !  
Malgré l'usage peu commun ,  
Qu'il fait de Barême et Legendre ,  
En sa faveur ne formez qu'un ,  
Son cœur saura bien vous entendre ,



# CINQ ET DEUX FONT TROIS,

O U

## LE MARCHAND D'ESPRIT.

---

### SCENE PREMIÈRE.

GÉRARD, ADELE, (*Entrant en discutant.*)

GÉRARD.

AH! cesse d'insister, je l'ai mis dans ma tête;  
Je sais que de Valcour ayant fait la conquête,  
Tu voudrais avec lui former un doux lien ;  
Mais je ne puis, Adèle, unir ton sort au sien.

ADELE.

Ne l'ayant jamais vu, répondez-moi, mon père,  
En quoi mon jeune amant a-t-il pu vous déplaire ?

GÉRARD.

En quoi? Je te dirai, ma fille, sur ce point,  
Ne l'ayant jamais vu, qu'il ne me déplait point.

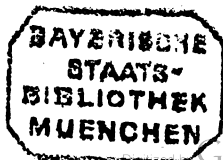
ADELE.

Je vois donc à présent ce qui vous inquiète !  
Valcour est militaire, et vous êtes poète ;  
Mais souvent des guerriers ont fait aussi des vers ;  
Et de nos jours, *Bertin*, *Florian* et *Boufflers*,  
Quoique amans de Bellône, ont caressé les Muses.

GÉRARD.

Comme sur mes motifs, Adèle, tu t'abuses !

A 2



A D È L E.

En est-il d'assez forts pour rompre une union  
Que commande l'amour ainsi que la raison ?

G É R A R D.

Dût-on rire, en tout lieux, de ma délicatesse,  
Je veux que ton époux n'ait que de la tendresse.

A D È L E.

Pardonnez-moi, mon père, un reproche important,  
Il faut en vos discours être plus conséquent ;  
La lettre que Valcour, pour être votre gendre,  
Vous écrivit hier, est délicate et tendre,  
M'avez-vous dit vous-même.

G É R A R D.

Et je le pense fort.

A D È L E.

De me le refuser, vous avez donc grand tort.

G É R A R D.

Air : de *Sterne*.

Oh ! je sais très-bien que Valcour  
Se montre sensible à tes charmes,  
Aussi ce n'est point son amour  
Qui cause aujourd'hui mes alarmes.  
Mais il est riche et je n'ai rien,  
Adèle, crois-en ma prudence,  
S'il te reproche un jour son bien, } *bis.*  
Tu regretteras l'indigence.

A D È L E.

C'est le bien de Valcour qui rompt son mariage ?  
L'objection est neuve,

G É R A R D.

Et n'en est pas moins sage  
Pour n'être pas commune. Hélas ! dans un hymen  
Contracté trop souvent sans aucun examen,

( 5 )

L'époux seul est-il riche ? En son cœur , tant que dure  
Le flambeau de l'amour , pas le moindre murmure ,  
Ses feux sont-ils éteints ? Plutus reprend ses droits ,  
Au plus léger débat , en élevant la voix  
A sa femme , l'époux dit ce mot effroyable :  
Songez que de vos biens vous m'êtes redevable.

A D È L E .

Arrêtez ! de Valcour est-ce là le portrait ?

G É R A R D .

J'aime à croire que non ; aussi , dans un billet ,  
Je viens de lui mander de nourrir en son ame  
Le vif desir qu'il a de t'obtenir pour femme ;  
Et que , grâce aux neuf sœurs , j'espérais voir mon bien  
Grossir sous peu de tems , et balancer le sien.

A D È L E .

Ah ! je vois qu'à Valcour il faut que je renonce !

G É R A R D .

Je ne m'attendais pas du tout à ta réponse.

A D È L E .

*Air : Comme t'aime ton Hypolite.*

Hélas ! un poète à présent ,  
N'est point le fils de la richesse ;  
Il ne saurait trouver l'argent  
Sur les bords fleuris du Permesse.  
Peut-on devenir un Crésus  
Lorsqu'à ce commerce on se livre ?  
On dit qu'Apollon et Plutus  
Ensemble n'ont jamais pu vivre.

G É R A R D .

A toutes ces chansons , je pourrais bien répondre ;  
Mais un mot va suffire ici pour te confondre.

*Air : Courons de la brune à la Blonde.*

Songe seulement , ma fille ,  
A mon magasin d'esprit ,

A 3

Des beaux vers dont il fourmille,  
J'espère un très-grand profit ;  
J'ai mainte bonne épigramme ,  
Bouquets en assortiments ,  
Et pour avouer leur flamme ;

Je vends

Aux jeunes gens

Des Madrigaux ,

Des rondeaux ,

En chansons ,

Mes cartons ,

Sont féconds ,

Je réponds

Qu'avant peu

Le doux vœu

Qu'en secret

Ton cœur fait ;

Satisfait ,

Tu diras ,

T'écrieras ,

Vite un épithalame !

A D È L E .

Vous pourrez bien plutôt faire mon épitaphe.

G É R A R D .

Dans peu, sur ton contrat, je mettrai mon paraphe,  
C'est moi qui t'en assure.

A D È L E .

Ah ! puisse maint chaland

Venir vous apporter aujourd'hui son argent.

Hélas ! j'y compte moins que je ne le desire.

Vous allez travailler ? Chez moi je me retire.

G É R A R D .

C'est bien , ma fille.

A D È L E ( *à part, en sortant* ).

Allons, en instruisant Valcour,

Soutenir son courage, ainsi que son amour.

## S C E N E I I.

G É R A R D (*seul*).

NON ; mais en vérité cette petite Adèle,  
 Avec ses quolibets, me tourne la cervelle ;  
 Devrais-je l'écouter ? Moi, j'ai l'opinion  
 Que mon cher magasin peut devenir fort bon ;  
 Lorsqu'il sera connu des deux bouts de la ville,  
 Chez moi viendront tous ceux qui trouvent plus facile  
 De donner de l'argent, que de faire des vers ;  
 Et certe, ils sont nombreux : sur cent sujets divers,  
 J'ai de l'esprit tout prêt, s'il faut que je le dise,  
 J'en ai fait ce matin jusques sur la bêtise.  
 Etre bête, est un bien ; mais j'ai beau le vanter,  
 Je crois que ce sujet pourra bien me rester.  
 Lisons-le ; non. « Les vers sont enfans de la lyre »,  
 Dit un auteur, » *Il faut les chanter, non les lire.*

Air : *Du citoyen Piccini fils.*

J'approuve assez ce qu'on nous dit,  
 Dans un vieux livre fort utile :  
 » Bienheureux les pauvres d'esprit,  
 » Les Cieux seront leur domicile. »  
 Lorsque mes jours seront finis,  
 J'aurai l'espérance chérie,  
 Si je vais droit en paradis,  
 D'y trouver bonne compagnie.

Quand je dis bonne, entendons-nous,  
 Ce ne serait pas la meilleure,  
 Pour aller à ce rendez-vous,  
 Dieu ! fais que jamais je ne meure !  
 Ah ! si l'on voit chez Lucifer  
 Tous les gens d'esprit de la terre,  
 J'aime mieux aller dans l'enfer,  
 Pour me trouver avec Voltaire.

On vient bien lentement. — J'entends, je crois, du bruit.  
 Quel plaisir ! viendrait-on m'acheter de l'esprit ?

### SCENE III.

*Le précédent, VALCOUR, (costume d'un directeur de spectacle, le ton élevé et l'accent provençal).*

VALCOUR.

TEL que vous me voyez, j'arrive de Marseille ;  
 Le bruit de votre nom a frappé mon oreille.  
 On m'a beaucoup parlé de l'établissement  
 Que vous avez formé ; je le trouve charmant,  
 Et vous pouvez, monsieur, me rendre un bon office.

GÉRARD.

Parlez, mon Appollon est à votre service.

VALCOUR.

Je vais, en peu de mots, vous dire le sujet  
 Qui m'amène vers vous. A Marseille, j'ai fait  
 Un profit assez grand ; ce n'est pas un miracle ;  
 J'étais, dans cet endroit, directeur de spectacle,  
 Et je viens à Paris pour en établir un.

GÉRARD.

Ah ! chez nous, ce commerce est déjà bien commun !  
 La fureur du théâtre est tellement accrue,  
 Que l'on trouve un spectacle à chaque coin de rue.  
 Dorval aimait le jeu, Grégoire la boisson ;  
 Ils ont, grâce à ce goût, changé de passion :  
 Grégoire, pour *Brunet*, a quitté la buvette.  
 Dorval trouve *Molé* plus gai que la roulette.

*Air : Je vous comprendrai toujours bien.*

Les Romains s'estimaient heureux,

Avec du pain et des théâtres,

On a vu les Français joyeux

En être bien plus idolâtres ;



N'a-t-on pas vu ce peuple enfin,  
 Existant comme par miracle,  
 Le jour se plaindre de la faim,  
 Et le soir courir au spectacle ? } *bis.*

Mais en en formant un, vous pouvez m'être utile.

V A L C O U R.

Comment ?

G É R A R D.

En m'achetant un petit Vaudeville;

Car, sans doute, ce genre est de votre ressort :

A Paris maintenant du moins on l'aime fort.

Voulez-vous donc, monsieur, m'acheter mon Ouvrage ?

Je crois que le jouer serait votre avantage.

V A L C O U R.

Pourquoi pas, en effet, pour peu qu'il soit piquant ?

G É R A R D (*lui offrant son Manuscrit*).

Lisez - le.

V A L C O U R.

Dites - moi son titre seulement;

Cet article, pour nous, est de toute importance.

G É R A R D.

Le Nouveau monde.

V A L C O U R.

Bon ! votre champ est immense.

G É R A R D.

Air : *Que d'orgueil prompt à s'enivrer. (De Molière à Lyon.)*

Je n'ai consulté que mon cœur,  
 Pour composer ce faible ouvrage,  
 J'ai peint les vertus en faveur,  
 Sur le vice ayant l'avantage;  
 J'ai peint un époux, un amant,  
 Dont la constance est sans seconde.

V A L C O U R.

Vous tomberez , assurément ,  
Ce n'est point là le Nouveau Monde :

*Même air.*

Exposez-vous à nos regards ,  
Des petits maîtres , des coquettes ,  
Et des jeunes gens aux vieillards ,  
Empruntant leurs tristes lunettes ?  
Chacun d'eux a-t-il un esprit ,  
Où le sot calembourg abonde ?

G É R A R D.

Ce n'est point là ce que j'ai dit ,

V A L C O U R.

Voilà pourtant le Nouveau Monde :

G É R A R D.

Serait-il donc perdu ce fruit de mes travaux ,  
Qui m'a coûté six mois de soins et de repos ?

V A L C O U R.

Il vous reste un moyen.

G É R A R D.

Devenez mon arbitre.

V A L C O U R.

De votre Vaudeville il faut changer le titre.

G É R A R D.

Là-dessus , plus que moi vous paraissez instruit.  
Choisissez-m'en donc un ?

V A L C O U R.

Le monde mieux construit ;  
Le titre devient juste , et j'achète l'ouvrage.

G É R A R D.

Je vais vous obéir sans tarder davantage.

V A L C O U R (*lui donnant une bourse.*)

En ce cas cent louis par moi vous sont offerts.

GERARD (*la prenant.*)

Que ne puis-je à ce prix vous vendre tous mes vers !

VALCOUR (*à part.*)

Je crois qu'au numéraire il prend goût le cher homme.

(*à Gérard.*)

Je puis vous faire encor gagner la même somme.

GERARD.

Serait-il bien possible ? Ah dites-moi comment !..

VALCOUR.

Lorsqu'on ouvre un théâtre, il faut un compliment ;

Pour cette occasion vendez-moi quelque pièce.

GERARD.

Hélas ! je n'en ai point, Monsieur, de cette espèce.

VALCOUR.

Eh bien ! vous la ferez, je vous laisse dix jours ;

(*lui donnant une autre bourse.*)

Et pour vous mettre en train, mon cher, prenez toujours.

Plus d'un Auteur, hélas ! réduit à l'indigence,

Voudrait voir ses travaux payés ainsi d'avance.

GERARD (*prenant l'argent.*)

Que pour un directeur vous pensez noblement !

Ah ! vous méritez bien de gagner de l'argent :

Lesté de ce métal, on monte mieux Pégase.

A ce charmant aspect, je le sens qui m'embrâse ;

Et se montrant docile à mes coups d'éperon,

Je vais faire des vers avoués d'Apollon.

(*Il se met à écrire.*)

VALCOUR.

Comme on doit respecter les instans du génie,

Je prends congé de vous.

GERARD.

Moi, je vous remercie.

V A L C O U R ( *revenant.* )

Air : *Regard vif et joli maintien.*

Songez bien qu'au public il faut  
Faire mille et mille promesses ,  
Peindre des acteurs sans défaut ,  
Ne jouant que de bonnes pièces ;

G E R A R D .

Mais n'est-ce pas un peu mentir ?

V A L C O U R .

D'un Directeur voilà le rôle ,  
Au public il a soin d'offrir  
La certitude du plaisir ,  
Et tient comme il peut (*bis*) sa parole.

( *Il sort.* )

## S C È N E I V .

G E R A R D ( *seul.* )

VOYONS d'abord mon plan , à l'égard des couplets ,  
J'en ai dans mes cartons qui se trouvent tout faits .  
On faisait autrefois ses couplets pour l'ouvrage ,  
Mais une autre méthode est maintenant d'usage ;  
Et la pièce est toujours faite pour amener  
Les couplets qu'au hasard on put imaginer .  
C'est un plan qu'il me faut , le plan d'un vaudeville !  
Eh bon Dieu ! de nos jours rien n'est moins difficile .  
Pour peu qu'un vaudeville ait des couplets saillans ,  
Le clinquant de l'esprit dispense du bon sens .  
Voyons donc ces couplets . . . J'ai là par aventure . . .  
C'est toi , ma fille ?

## S C È N E V .

LE PRÉCÉDENT . ADELE ( *une lettre à la main.* )

G E R A R D ( *lui montrant deux bourses.* )

Eh bien ! que te dit cet augure ?

A D E L E .

Dais-je en croire mes yeux ?

G E R A R D .

Oui, ces deux cents louis  
De mes travaux, Adèle, aujourd'hui sont le prix.

A D E L E .

D'un tel profit, souffrez que je vous félicite.

G E R A R D .

Eh bien ! une autrefois jugeras-tu si vite ?  
Si cela continue, avant la fin du jour,  
Je crois que tu seras l'épouse de Valcour.

A D E L E .

Lorsque je vous verrai l'égal en richesse,  
Je voudrais que Valcour tombât dans la détresse,  
Pour avoir le bonheur d'enrichir mon amant.

G E R A R D .

Je ne partage pas du tout ce sentiment.  
Mais, quel est ce billet ?

A D E L E .

Ah oui ! c'est une lettre  
Qu'à l'instant le portier m'a dit de vous remettre.

G E R A R D ( *en lu décachetant.* )

Eh mais ! serait-ce encore quelque nouveau profit ?

A D E L E .

Tant mieux pour mon amour.

G E R A R D ( *après avoir lu, et en riant.* )

C'est quelqu'un qui m'écrit,

Et m'adresse...

A D E L E .

Quoi donc ?

G E R A R D ( *riant plus fort.* )

Une bonne satire.

A D E L E.

Je n'y vois point pour vous un grand sujet de rire.

G E R A R D.

*Air : Du vaudeville de Jean Monet.*

Une maligne épigramme  
Que nous décoche un plaisant ,  
A tort excite en notre ame ,  
Un secret ressentiment ,  
    Insensé ,  
    L'offensé ,  
Qui s'en fâche et la rejette ,  
    Une satire bien faite ,  
Rend mieux portant le blessé.     *(ter.)*

Loin, contre le malin, que son bon mot m'anime,  
Demain dans les journaux je prétends qu'on l'imprime.

A D E L E.

Vous êtes un auteur comme on en voit fort peu ,  
Et ma foi ! contre vous les méchants ont beau jeu.

G E R A R D.

Tu ne sais pas combien celui-ci m'est utile :  
Grâce à ses soins, mon nom va courir par la ville.  
A mon cher magasin cela fera du bien ;  
Il serait bientôt mort, si l'on en disait rien.  
Qu'on répande sur moi la satire et l'offense ,  
Je l'aime beaucoup mieux qu'un éternel silence :  
Avec plus d'un auteur ce desir m'est commun.

A D E L E.

Je n'ai plus rien à dire.

G E R A R D.

Et mais ! j'entends quelqu'un.

A D E L E.

Je m'en vais ; en restant, je puis être indiscrete.

G E R A R D.

Fais comme tu voudras.     *( Adèle sort. )*

SCÈNE V-I.

LE PRÉCÉDENT. VALCOUR. (*Costume à volonté.*)

VALCOUR.

Vous êtes le poète

Qui tenez au public tous vos trésors ouverts ?

GERARD.

Oui, Monsieur, je vous offre et ma prose et mes vers.

VALCOUR.

Je suis un journaliste, et je me trouve en peine  
Pour remplir mon Journal de toute la semaine.

GERARD.

*Air : Vaudeville du Panorama.*

Voulez-vous des objets à vendre ?

Le nombre m'en paraît fort grand,

Car, ici-bas, à le bien prendre,

Ma foi ! je vois que tout se vend ;

Chacun fait payer ses services,

Du siècle on se plaint donc à tort ;

En effet, malgré tous nos vices,

(*Faisant la cadence du pouce.*)

Nous sommes dans le siècle d'or.

VALCOUR (*lui donnant une bourse.*)

Je vous comprends fort bien, et voici ma réplique.

GERARD.

Mais je n'en reviens pas, la journée est unique.

Ah ! choisissez, Monsieur, ce qui vous fait plaisir.

VALCOUR.

Je m'en rapporte à vous.

GERARD.

C'est à vous de choisir.

VALCOUR.

Avez-vous des Couplets sur nos divers Théâtres ?

Toujours mes abonnés en furent idolâtres.

**GERARD** ( *lui donnant un carton.* )

Vous en trouverez là sur différens Acteurs.

Chantez-moi ces Couplets, et prenez les meilleurs.

**VALCOUR** ( *prenant un papier, chante en lisant.* )

*Air : Ainsi judis un grand Prophète.*

Molé que sans cesse accompagne ,  
Un talent bien rare aujourd'hui ;  
Aux spectateurs fit en Espagne  
Bâtir des Châteaux avec lui ,  
Tour-à-tour *Vieux Célibataire* ,  
*Jaloux* et *Bourru bienfaisant* ,  
Il est toujours certain de plaire ,  
Fut-il *Mysantrope* ou *méchant* .

( *Prenant un autre papier.* )

Mademoiselle Mars, oh ! la jolie Actrice !

Monsieur le Chansonnier, le sujet est propice.

*Air : La fuite en Egypte judis.*

Le proverbe dit qu'un auteur  
Ne se pique pas de courage ,  
Trop d'esprit nuit à la valeur ,  
Se faire tuer est il sage ?  
Les camps sont pour moi sans attraits ,  
Car j'ai l'humeur très-peu guerrière ,  
Mais avec grand plaisir , j'irais ,  
Mars , me ranger sous ta bannière.

S'il faut en cet instant que je vous interroge ,  
Dites-moi, vos Couplets sont-ils tous un éloge ?

**GERARD.**

J'en ai fait de ceux-là bien plus que de méchants ;  
Mais la malignité dure depuis long-temps ;  
Je n'ai pas voulu suivre une route vulgaire.

**VALCOUR.**

Il n'est que celle-là qui mène au numéraire.  
A de certains Journaux pourquoi s'abonne-t-on ?

Ce



Ce n'est presque, ma foi ! que pour le feuilleton.  
 On est depuis long-temps bien las de politique,  
 Mais on ne l'est jamais de lire la critique.  
 Pour plaire aux abonnés, il faut dire du mal ;  
 Je compte donc sur vous pour remplir mon Journal.  
 Mais, des méchancetés ?

G E R A R D .

Oui, je suivrai votre ordre :  
 Soyez tranquille ; il est plus d'un Théâtre à mordre.

( *Valcourt sort.* )

## S C E N E V I I .

G E R A R D ( *seul.* )

Air : *Heureux enfans du goût et du génie.*

J'en sais un sur-tout qui réclame,  
 De ma muse un petit couplet ;  
 Maint fameux acteur y déclame,  
 L'ensemble en est vraiment parfait. ( *bis.* )  
 O spectacle ! en savoir trop riche,  
 Hier, je lisais par hasard,  
 En examinant ton affiche,  
 Mahomet, pièce de Regnard. }  
 Qui, de Regnard. } ( *bis.* )

Dans un autre, après Andromaque,  
 Le parterre veut voir l'auteur,  
 Chacun aussi-tôt crie et claque,  
 On en prévient le Directeur. ( *bis.* )  
 À la brillante compagnie,  
 Il vient dire : j'en suis fâché,  
 Mais l'auteur de la Tragédie,  
 Modestement, se tient caché. }  
 Se tient caché. } ( *bis.* )

J'entends encor quelqu'un ; j'ai la foule aujourd'hui.

B

S C E N E V I I I.

LE PRÉCEDENT. VALCOUR. (*habillé d'une manière misérable, et des Romans brochés sous le bras.*)

GÉRARD (*à part, en le voyant.*)

Les autres ont bien l'air d'avoir payé pour lui.

V A L C O U R.

Votre humble serviteur

GÉRARD.

Pour vous, que puis-je faire ?

V A L C O U R.

Beaucoup. Devant vos yeux, vous voyez un Libraire  
Qui, pour se conformer au bon goût de son tems,  
Tient dans son magasin tous les nouveaux Romans.  
Un autre goût qui règne en cette grande ville,  
C'est de vouloir que tout y soit en vaudeville :  
On a mis en chansons Paris et ses Fauxbourgs !  
Mariage, divorce, esprit et calembourgs ;  
Cravattes, pantalons, bottes de petits maîtres,  
L'Histoire et les Journaux, Spectacles, Bals champêtres,  
Naissance, enterrement, épagneuls et bonnets,  
Chevaux à vendre ; enfin, tout s'annonce en couplets.  
Pour gagner de l'argent, en me mettant en vogue  
Je veux faire chanter mon petit Catalogue ;  
Et c'est vous qu'aujourd'hui j'ai choisi pour cela.

(*Il tire de son manteau une longue pancarte.*)

GÉRARD.

Couplets sur les Romans ? J'en ai justement là.

(*Il va prendre dans un carton différens papiers, et les donne à Valcour, l'un après l'autre.*)

V A L C O U R (*en lisant.*)

Air : *De la Contredanse la Chimène.*

J'offre le terne à la loterie,

A ceux qui veulent tenter le sort,

Brick-Bolding ou qu'est-ce que la vie ?

Aux poltrons qui craignent trop la mort.

A plus d'un auteur qui m'ennuie ,  
J'offre Angélique et Jeanneton ,  
La paysanne pervertie  
A mainte beauté du grand ton ,  
Je présente les mères rivales ,  
Aux demoiselles dans leur printemps ,  
Aux calculateurs de Martingales ,  
Un pot sans couvercle et rien dedans.

( *En prenant un autre.* )

Air : *Du Vaudeville d'Abuzard.*

Survient-il dans mon magasin  
Une beauté vive et légère ,  
Me demander d'un air malin ,  
Un roman qui puisse lui plaire ;  
Je la contente au même instant ,  
Et fussions-nous même en décembre ,  
Je lui propose galamment ,  
Le voyage autour de ma chambre.

Vous êtes , je le vois , un poète érotique ?

GERARD.

Vénus , mieux qu'Apollon , m'apprit l'art poétique.

VALCOUR.

Air : *Le plaisir qu'on goûte en famille.*

Encor plus que par vos discours ,  
Vous prouvez bien par chaque ouvrage ,  
Qu'on possède sur ses vieux jours ,  
Plus d'esprit que dans son jeune âge.  
Quel jeune homme a l'esprit plus fin ,  
Plus vif , plus saillant que le vôtre ?  
De Voltaire ainsi le déclin ,  
Vaut mieux que l'aurore d'un autre.

GERARD ( *avec des révérences.* )

Monsieur... certainement... je crois... sur mon honneur...

Chacun en conviendra.... vous êtes connaisseur.

VALCOUR ( *à part.* )

Flattez la vanité du plus mauvais poète ,

Vous êtes bien certain de lui tourner la tête.

B 2

GERARD (*avec feu.*)

Dites-moi franchement, car j'aime les gens vrais,  
L'ouvrage le plus beau de tous ceux que j'ai faits ?

VALCOUR.

C'est votre fille.

GERARD.

Ah ! ah ! vous connaissez Adèle ?

VALCOUR.

Beaucoup, Monsieur, beaucoup.

GERARD.

Et vous connaîtrait-elle ?

VALCOUR.

Un peu.

GÉRARD.

C'est donc par vous qu'elle lit des Romans !

Je ne suis plus surpris de ses beaux sentimens :

Vous saurez que Valcour, un jeune militaire

Que je n'ai jamais vu, sait tellement lui plaire,

Qu'elle vient d'avancer, que son plus grand plaisir

Serait de le voir pauvre, afin de l'enrichir,

Lorsque, grâce aux neuf sœurs, j'aurai de la richesse.

VALCOUR (*avec feu.*)

Serait-il vrai ?

GERARD.

Que trop.

VALCOUR.

Quel excès de tendresse !

GERARD.

Excès est bien le mot.

VALCOUR.

Qui ne serait jaloux

De ne pouvoir inspirer des sentimens si doux ?

GERARD.

C'est aimer un amant d'une étrange manière,

Que de lui souhaiter, par amour... la misère.

V A L C O U R (avec chaleur).

Cela n'est pas commun ; mais croyez que Valcour  
Saura se montrer digne , avant la fin du jour ,  
De l'amour délicat que lui fait voir Adèle.

G E R A R D.

Vos romans vous ont-ils dérangé la cervelle ?  
Où bien sous ces habits . . . , car , soit dit entre nous ,  
Vous y mettez un feu , comme si c'était vous . . .

V A L C O U R.

C'est que Valcour . . . .

G E R A R D.

Eh bien ?

V A L C O U R.

Est de ma connaissance ;

Je puis de son amour parler en assurance. (*A part.*)

J'ai pensé me trahir , il faut tout réparer. (*Haut.*)

Raisonner sur l'amour , tenez , c'est s'égérer :

Nous ferons beaucoup mieux d'en revenir bien vite

A ce qui fait chez vous l'objet de ma visite ,

A mes romans enfin ; car pour les compléter ,

Vous en avez encor quelques - uns à chanter.

G E R A R D.

Combien m'en reste - t - il ?

V A L C O U R.

Six cent.

G E R A R D.

Pas d'avantage !

V A L C O U R.

Je sais bien que pour vous , c'est un fort mince ouvrage ;

Mais vous y trouverez un très-grand intérêt ;

Car je vous donnerai trois sous chaque couplets

G E R A R D (avec humeur).

Monsieur , me croyez-vous un Auteur famélique ?

V A L C O U R (à part)

C'est ce que j'attendais ; voilà que je le pique ;  
Je suis sûr qu'à présent , il n'a plus de soupçons.

G E R A R D.

Cherchez , pour vos trois sous , un faiseur de chansons ;  
Je doute qu'à ce prix vous trouviez un poète.

V A L C O U R.

Et moi , je n'en ai pas du tout l'ame inquiète ;  
Tant d'auteurs de mérite , hélas ! n'ont pas de pain ;  
J'en citerais plus d'un prêt à mourir de faim.

G E R A R D.

C'est leur faute , monsieur ; je connais , je vous jure ,  
Des poètes qui font assez belle figure :  
Du siècle il faut savoir , comme eux , saisir le goût.  
On aime le clinquant , ils en fourent par-tout.

V A L C O U R.

Le clinquant passera comme une ombre légère ,  
Et plus d'un n'aime point une gloire éphémère.

G E R A R D.

Le bon esprit consiste à gagner de l'argent ;  
Voilà le vrai savoir , voilà le vrai talent :  
J'ai gagné , ce matin , une assez bonne somme ;  
A mes yeux , en cela , je suis un habile homme.

V A L C O U R (à part).

Il faut me taire.

G E R A R D.

Allez , vos trois sous à la main ,  
Trouver le chansonnier qu'a choisi Séraphin ;  
A ce prix , il pourra , dans la faim qui l'anime ,  
Vous donner des couplets sans raison et sans rime.

V A L C O U R (en sortant).

Adieu , de ce travail , je m'en vais le charger.

## S C E N E IX.

G E R A R D ( *seul.* )

IL est venu chez moi pour me faire enrager,  
 Ce marchand de romans, à la triste figure;  
 Allons, de mon esprit, éloignons son injure,  
 Et songeons aux couplets dont un riche amateur  
 Desire, en me payant, passer pour être auteur.  
 Plutus, en ce moment, j'ai besoin que tu m'aides;  
 Il me faut prendre, en vers, la défense des laides !  
 Ah! si de la beauté j'étais le défenseur,  
 Quoique bien rebattu, sur ce sujet flatteur,  
 Je voudrais, à l'instant, enfanter un volume :  
 Au défaut de l'Amour, Plutus, conduis ma plume !

Air : *Du Vaudeville de Florian.*

A la beauté dans son printemps,  
 Comme un autre je rends les armes;  
 Mais je n'aimai jamais long-tems,  
 La femme qui n'a que ses charmes.  
 Sans que je sois sur mon déclin,  
 Par l'esprit sait-elle me plaire ?  
 L'amour commence le chemin,  
 L'amitié finit la carrière.

Les laides, en tout tems, étant moins poursuivies,  
 Notre homme croit par-là s'en faire des amies.  
 Abus! la femme, hélas! préfère au fond du cœur,  
 Reproche de bêtise à celui de laideur.  
 Je crois, qu'en fredonnant, quelqu'un ici s'avance.

## S C E N E X.

Le précédent, VALCOUR ( *en fat et en chantant.* )G E R A R D ( *à part.* )

Quel costume !

V A L C O U R ( *lui jettant une bourse.* )

Je viens, de ma reconnaissance  
 Par ces deux cent louis, vous marquer les effets.

GERARD.

L'argent me pleut.

VALCOUR.

Sachez que , grâce à vos couplets ;  
Je suis l'heureux époux de madame... La Roche.

GERARD.

Elle a bien soixante ans , soit dit sans nul reproche.

VALCOUR.

Jugez si je l'adore , elle a cent mille écus.  
Je voudrais seulement qu'elle eût trente ans de plus.

GERARD.

Assez facilement je conçois vos alarmes ;  
Mise en terre , à vos yeux , elle aurait plus de charmes.

VALCOUR.

Si je répondais , oui , que diriez-vous de moi ?  
Mon plus petit chagrin est son âge , ma foi !

( tirant un louis de sa poche. )

Air : *Du citoyen Piccini , fils.*

Femme dans le monde circule ,  
Semblable à cette pièce d'or ;  
Le tems , hélas ! qui s'accumule ,  
En l'usant , lui fait un grand tort.  
Mais si son empreinte s'efface ,  
Ce n'est jamais nous qui perdons ,  
La pièce éprouve la disgrâce ,  
Pour une autre nous la changeons ;

Ce principe charmant fut toujours avoué ;  
C'est par lui qu'on obtint les beaux noms de roué ,  
D'incroyable , de fat et de grand petit maître ;  
Mais d'en agir ainsi , l'on a grand tort peut-être ?

Air : *Du Jaloux malgré lui.*

Je vais au lever de l'aurore  
Chercher des fleurs dans un jardin ,  
Et rose qui se décolore ,  
A mes regards s'offre soudain. (bis.)



Croyez-vous que je m'en afflige ,  
Ce ne serait pas du bon ten ;  
Non , je vais sur une autre tige , } (bis.)  
Cueillir un plus joli bouton.

S C E N E X I.

*Les précédens*, A D E L E (*entrant avec un air rêveur.*)

V A L C O U R (*l'apercevant.*)

Mais j'en aperçois un éclat tout récemment.

G E R A R D (*à Valcour.*)

Comment le trouvez - vous ?

V A L C O U R.

Je le trouve charmant.

A D E L E (*reconnaissant Valcour.*)

C'est Valcour !

G E R A R D.

Va , demain , par un doux hymenée ,  
A cet amant chéri j'unis ta destinée.

A D E L E (*avec joie.*)

Ne me trompez - vous pas ?

G E R A R D (*avec complaisance.*)

Mon esprit aujourd'hui

Pourrait bien m'avoir fait aussi riche que lui.

L'esprit est quelquefois une bonne ressource :

Monsieur , pour des couplets , m'a donné cette bourse.

V A L C O U R.

De ce que je vous dois , c'est un trop faible prix.

G E R A R D.

Ah ! que dites - vous là ? Comment ! deux cent louis ,  
C'est me récompenser plus que je ne mérite.

( *A sa fille.* )

Monsieur , d'un riche hymen , me doit la réussite ;

Mais il faut avouer qu'il est reconnaissant.

A D E L E.

Serait - il vrai ?

GÉRARD.

Pourquoi cet air d'étonnement ?

Ma foi cent mille écus, dans le siècle où nous sommes,  
Comme dans tous les tems, ont séduit bien des hommes !

A D È L È.

Ah, oui ! d'illusion, mon cœur, désabusé,  
Voit bien que leur amour est faux, intéressé :  
Non contents qu'à leurs yeux l'argent seul ait des charmes,  
Bien souvent les cruels jouissent de nos larmes.

GÉRARD.

Mon discours, à ce point, pourrait-il te frapper ?

V A L C O U R (à part.)

Elle me croit parjure, il faut la détromper ;  
Allons, de cet habit me dépouillant bien vite,  
Sous celui de Valcour faire une autre visite ;

(à Gérard.)

Je vole chez Chloé. — Votre humble serviteur ;

(à part, en sortant.)

Les pleurs qu'elle répand, retombent sur mon cœur.

## SCÈNE XII.

GÉRARD, A D È L È.

GÉRARD.

COMMENT donc ! le chagrin s'empare de ton ame,  
Au moment où l'hymen va couronner ta flâme.  
Tu ne ressembles pas aux filles d'à présent,  
Comme du mariage elles aiment l'instant !  
Ne crains pas que jamais il leur semble précocé ;  
Ce n'est point en pleurant qu'elles vont à la noce.

A D È L È.

Et j'aime encor l'ingrat !

GÉRARD.

Qui donc a ton amour ?

A D E L E .

Pour qui puis-je en avoir , si ce n'est pour Valcour ?

G E R A R D .

Eh bien ! réjoui-toi ; demain , ma chère Adèle ,  
Il sera ton époux .

A D E L E .

Non .

G E R A R D .

Perds-tu la cervelle ?

Aurais-tu donc appris qu'il ait trahi ta foi ;

A D E L E .

Je ne sais que trop bien qu'il ne peut être à moi .

G E R A R D .

Mais je ne conçois pas quel caprice est le vôtre ;  
Ce matin même encor , vous n'en vouliez point d'autre .

A D E L E .

Ah ! mon plus grand malheur vient de l'avoir aimé !

G E R A R D .

Je prétends que demain cet hymen soit formé .

A D E L E .

Il me semble odieux . . . que mon sort est à plaindre !

G E R A R D .

C'est celui , qu'en aimant , une fille doit craindre ;  
Car il est bien cruel le trait de Cupidon ;  
Je me souviens des vers du vieux Anacréon .

*Air : Contextons-nous d'une simple bouteille .*

L'amour , dit-il , fat piqué d'une abeille ,  
Son doigt se gonfle , il se eroit déjà mort ,  
Il va , frappé d'une peur sans pareille ,  
Vite à Vénus se plaindre de son sort .  
Si vous souffrez , d'une faible piquûre ,  
Répond Vénus , songez à la douleur  
Que doit causer la cruelle blessure ,  
Que font vos traits quand ils percent un cœur .

SCENE XIII ET DERNIÈRE.

*Les précédens ; VALCOUR (en officier de dragons.)*

GERARD.

QUE veut cet officier ?

VALCOUR (à part.)

Que d'attraits elle brille !

(à Gérard.)

Je viens vous demander la main de votre fille.

GERARD.

Ce début est bien vif.

VALCOUR.

Il prouve mon ardeur.

D'être connu de vous, si je n'ai pas l'honneur,

Je vais avoir celui de me faire connaître :

Je me nomme Valcour.

ADELE.

Le perfide ! le traître !

VALCOUR.

Quels noms me donnez - vous ?

GERARD.

Je ne puis le nier ,

Vous aurez de la peine à vous justifier.

VALCOUR.

De quoi m'accuse-t-on ?

ADELE.

Vous joignez au parjure

Une assez grande audace.

VALCOUR.

Oh, jamais ! je l'assure ,

Je n'ai trahi l'amour que je vous ai juré.

ADELE.

Un court moment d'erreur peut être réparé ;

Mais lorsque , non content d'être un amant volage ,

On ose démentir jusques à son langage ,

On ne mérite alors que le plus grand mépris.

V A L C O U R.

Je suis, de ce discours, moins fâché que surpris.

A D E L E.

Non, je ne reviens pas d'une telle impudence ;

V A L C O U R.

Un seul mot va suffire ici pour ma défense.

A D E L E.

Je ne veux rien entendre.

G E R A R D.

Ah ! soit dit entre nous,

Cela n'est pas fort bien.

A D E L E (*vivement.*)

D'une autre, il est l'époux ;

Voulez-vous donc encor qu'Adèle soit sa femme ?

G E R A R D.

Oh ! c'est bien différent, sa conduite est infâme.

V A L C O U R.

Vous êtes dans l'erreur, et je vais l'éclaircir :

Oui, je suis libre encor, c'est pour vous obtenir

Que j'ai feint d'être époux de madame La Roche.

G E R A R D.

Quoi ? ..

A D E L E.

Je respire !

G E R A R D (*à sa fille.*)

Eh bien ! n'ayant plus de reproche

A faire à ton amant, le veux-tu pour époux ?

A D E L E.

Obéir à son père est un devoir si doux.

G E R A R D (*en riant.*)

Sur-tout lorsqu'à sa fille il veut, dans sa colère,

Faire épouser l'amant qui seul a su lui plaire.

(*à Valcourt.*)

Mais je veux avant tout connaître votre bien )

Et s'il est par malheur bien plus fort que le mien ,  
Vous attendrez encor.

V A L C O U R ( à Adèle. )

Quel bonheur est le nôtre !

( à Gérard. )

Ma fortune est passée entre les mains d'un autre.

G E R A R D.

Comment ! Se pourrait-il ?

V A L C O U R.

N'est-ce pas le destin ?

On est riche aujourd'hui, pauvre le lendemain.

Telle est, dans tous les tems, comme au siècle où nous  
( sommes, )

La chance survenue à la plupart des hommes.

G E R A R D.

Le sort, ma chère Adèle, a secondé tes vœux.

Ils n'étaient pas les miens ; mais, à présent, je veux.

( A Valcour. )

Riche, vous désiriez, pour épouse, ma fille ;

Pauvre, vous n'en serez pas moins de ma famille.

Adèle apporte en dot quatre cents louis d'or,

Et j'espère avant peu les augmenter encor.

V A L C O U R.

Par votre magasin ?

G E R A R D.

Oui-dà. Si les pratiques

Viennent comme aujourd'hui, mes œuvres poétiques

De moi feront bientôt tout-à-fait un Crésus ;

Et, parmi les Auteurs, ma foi ! l'on n'en voit plus.

V A L C O U R.

Oui, l'amour seul pouvait opérer ce miracle.

G E R A R D.

Je ne vous comprends pas.

V A L C O U R.

Directeur de Spectacle,  
Journaliste, Libraire, et le Fat et Valcour,  
Vous les voyez.

G E R A R D.

Comment ! m'avoir joué ce tour ?

V A L C O U R.

Air : *Oh oui ! l'amant le plus parfait.*

Il fallait n'avoir pas de bien,  
Pour devenir l'époux d'Adèle,  
Si je me suis défait du mien,  
C'est qu'à mes yeux il vaut moins qu'elle.  
Que dis-je ? mon plus grand trésor,  
C'est de l'obtenir pour compagne ;  
Pour elle, risquer tout mon or,  
C'était jouer à qui perd-gagne.

G E R A R D.

Vous avez bien joué ; mais je dois cependant,  
En honnête banquier, vous rendre votre argent.

V A L C O U R.

Pourquoi donc ? En ce jour épousant votre fille,  
Qu'il soit à vous, à moi, c'est la même famille.

G E R A R D.

En générosité vous m'avez surpassé,  
Et vous méritez bien d'être récompensé.  
Ma fille, charge-toi de lui payer ma dette,  
J'aurais bien mieux aimé pour mon gendre un poète ;  
Mais ce trait est si beau, que je n'hésite pas.

A D È L E.

Comme époux un poète a pour moi peu d'appas.

V A U D E V I L L E.

G E R A R D.

Air : *Du vaudeville de M. de Bièvre.*

Un guerrier captive une belle,  
Mieux qu'un favori d'Apollon,

Et c'est en vain qu'en ma cervelle  
Je veux en chercher la raison.

A D E L E .

Oh ! vraiment , c'est qu'un militaire ,  
Près de celle qui le séduit ,  
S'occupe du soin de lui plaire ,  
Quand l'auteur court après l'esprit.

G E R A R D .

Un butor qui ne sait rien faire ,  
Mais qui possède un peu d'argent ,  
Calculant les maux de la guerre ,  
Vous gagne deux mille pour cent ,  
La sottise , hélas ! l'accompagne ,  
Il ne sait jamais ce qu'il dit ,  
Mais ses bons mets et son champagne ,  
Font qu'on lui trouve de l'esprit.

V A L C O U R .

La méthode la plus facile ,  
Pour faire applaudir ses couplets ,  
C'est dans un malin vaudeville ,  
De chançonner nos Turcarets .  
Mais je crois que c'est par rancune ,  
Que de maint riche l'on médit ,  
Plus d'un pour avoir leur fortune ,  
Donnerait bien tout son esprit.

A D E L E ( *au Public.* )

Sans avoir d'esprit à revendre ,  
Mon père en ouvre magasin ,  
Peut-être est-ce trop entreprendre ,  
Et je tremble sur son destin ;  
Vous seuls , à l'état qu'il veut faire ,  
Pouvez donner quelque crédit ;  
Car , ce soir , s'il a su vous plaire ,  
On croira qu'il a de l'esprit.

F I N .

